

C'était Royon (par Charles Jacquet)

En 1930, la cité de Noirétable avait obtenu le label de Station Climatique, " dans son écrin de verdure " et je ne sais s'il existait un syndicat d'initiative ou son équivalent sous une autre appellation. Toujours est-il que c'est sous l'égide de ce type d'organisme ou de la municipalité nétrablaise, soucieuse du bon renom de sa Station, que fut organisée une grande Fête nautique sur l'étang à laquelle mes parents devaient participer par l'édification provisoire d'une petite " guinguette " au bord de l'eau, baptisée " A Robinson ". Je me souviens encore de l'enseigne entreposée longtemps dans le garage.

Y avait-il déjà des baigneurs, des touristes ? Sans doute, mais en petit nombre et surtout très peu motorisés. Peut-être était-ce l'effet des tout récents congés payés, l'on voyait désormais même quelques ouvriers, en bras de chemise, venir se promener, en été, à Royon. Pourtant la bicyclette était encore beaucoup plus répandue que la voiture individuelle...

Né en novembre 1938, il me serait difficile d'avoir conservé des souvenirs de l'année qui précéda le début du conflit, de la " drôle de guerre ", de l'exode et de l'arrivée des troupes allemandes dans la région. Mais je crois revoir, remontant au plus loin à 1942, certaines images qui allaient me poursuivre et m'accompagner ma vie durant. Je les inclus dans le paragraphe que j'intitule : " L'Après-Guerre ", car elles sont inséparables de cette période, pour l'enfant que j'étais.



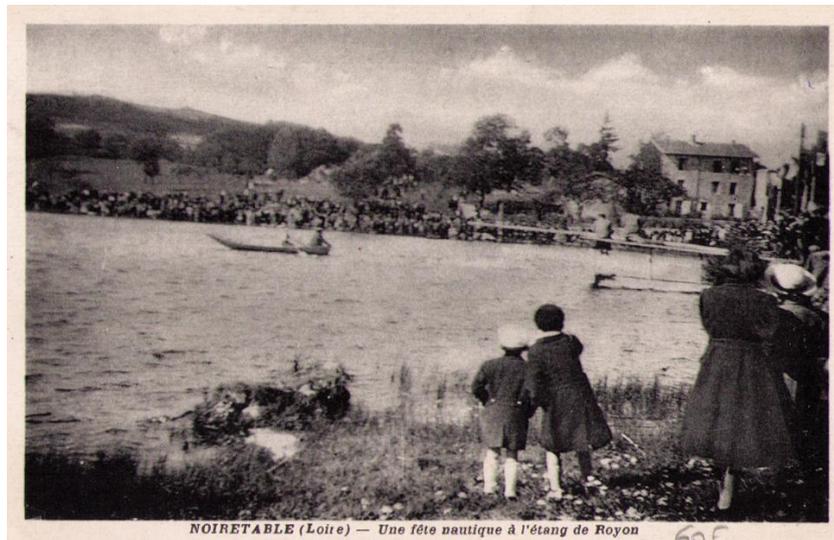
Environs de CERVIERES. (Loire) — Paysage - L'Etang de Royon

1942 - Nous voici trois, au bord de l'étang, près du lavoir en bois situé en contrebas du jardin de Jean B Il y a là, notre Tante E... venue faire la lessive à l'aide de la planche à laver sur laquelle elle tape avec un battoir de bois. Nous l'accompagnons, P... (5 ans) et moi, son petit frère (4). P... qui a les cheveux blonds bouclés, va mourir cette année-là et ce sera un nouveau drame. De l'autre côté de l'étang, il y a un autre lavoir qui jouxte le pré des G..., du Supt.

C'est là que la " Guitte ", l'épouse du " Tienne " descend, elle aussi, pour laver. C'est ici en outre, qu'une fois par mois, à partir du printemps, le " Youp ", d'Artuzet, vient se tremper les pieds en retroussant le bas de ses " brayes ". C'était Royon, ces petits riens qui sont gravés dans ma mémoire...

L'étang (nous sommes en plein été) est encore à son plus haut niveau. Le trop plein d'eau s'écoule à travers les grilles placées à son extrémité, près du chemin du Supt. L'eau est claire, courante, à peine frémissante parfois, et des " plongeurs " parcourent une cinquantaine de mètres à sa surface, avant de piquer dans l'eau le bec premier, quelques instants, et de réapparaître un peu plus loin.

Près de la bonde, j'admire Cervières à l'envers sur ce miroir liquide. Ce sera une de mes premières sensations esthétiques, de mes premières perceptions de ce qui est beau...



C'était Royon, l'hiver 1943, au petit matin. Il faisait froid mais avec peu de neige. G..., le borgne, de Noiretable, était venu quelques jours auparavant, pour tuer le cochon, au bas de la maison. La bête avait été couchée et attachée sur une échelle. Puis on l'avait "buclée" (on lui avait brûlé les soies qui grésillaient, à l'aide de brandons de paille). J'avais participé au lavage, à la baguette, des boyaux, dans l'eau froide de la rivière, en dessous de l'étang. La suite des opérations dans la journée, m'avait vu perdre la dernière phalange d'un petit doigt, dans l'une des petites ouvertures du hachoir à viande. Mais c'était bien peu par rapport à ce que nous aurions à nous mettre sous la dent...



C'était aussi Royon, l'hiver 1944 ou 45, sous une couche de neige de plus de 40 cm d'épaisseur. Le déneigement ne se faisait alors, entre Royon et le Supt, qu'à l'aide d'une étrave en bois surchargée, traînée par une paire de bœufs ou plutôt de vaches. L'eau de l'étang avait gelé et j'y circulais, à pied, en luge, dans tous les sens.

Même lorsque la glace était à nu, il nous arrivait, à ma sœur et moi, d'y courir et patiner sans crainte. Un jour, on avait entrepris de mesurer l'épaisseur de la glace à l'aide d'un pique-feu chauffé au rouge. Elle était d'au moins 25 cm ! Mais d'autres fois, des craquements sinistres nous incitaient à la prudence...



C'était Royon, en cette période de guerre. D'autres images furtives me reviennent. Je me trouve dans le pré communal. Dominant un peu la maison, près de la pinède de Jean B...

Voici qu'arrive un homme jeune, d'une quarantaine d'années, avenant, et qui me connaît bien. Il a une bague à tête de mort à un doigt de la main et promène un petit chien tout semblable à celui de Tintin. Il me parle, me laisse caresser l'animal et nous guide, tous les deux, en contrebas, vers la rivière...

Je n'ai su que beaucoup plus tard qu'il s'agissait du docteur Gindin, marié à une juive suédoise (qui nous surprenait en se baignant et traversant l'étang en plein hiver), juif lui-même, et que cachait Jean B... dans sa maison.

Ce dernier était " un juste ", mais bien peu le savaient et je ne pouvais comprendre à mon âge le danger que représentait le fait de cacher des juifs. Le docteur Gindin devait, m'a-t-on dit, terminer sa carrière en tant que maire de la Bourboule ou du Mont Dore. Mais je crois avoir attendu trop longtemps pour le vérifier. Je suis persuadé par ailleurs que Jean B... cacha d'autres juifs, des juives en l'occurrence, deux vieilles femmes aux cheveux gris, que j'entendais parler et qui ont fait que les noms de Mauthausen et Buchenwald m'étaient connus dès cette époque...

En effet, Royon, ce n'était pas seulement l'étang, le magnifique paysage, c'était aussi les gens qui vivaient là, qui y apportaient le bruit, la gaieté, le mouvement, la vie, leur présence de tous les jours, et lui donnaient une âme...

Notre voisin, dans la maison mitoyenne, c'était J... P..., rescapé de la guerre de 14-18 et de Verdun (comme Jean B... d'ailleurs, qui avait " fait " la Somme et était revenu gazé à l'ypérite)

J... P... , ancien paysan, un peu marchand de vaches, un peu ouvrier agricole, avait fréquenté longtemps le milieu des " maquignons ", lorsque ceux-ci menaient les troupeaux de bêtes à vendre, à pied, aux foires d'Auvergne : à Maringues, Courpière, Olliergues, ou les embarquaient dans des wagons à bestiaux, à la gare de Noirétable, quand ils se rendaient aux foires de Mauriac, Aurillac ou Saint-Flour.

Il était pensionné de guerre, un peu invalide et avait un cœur d'or. Avec le recul du temps, je n'ai jamais ressenti autant qu'avec lui, combien la bonté, la générosité étaient, plus que des qualités, des vertus cardinales. Et c'est avec affection que j'écris (qui pourrait m'en vouloir !) qu'il s'agissait de l'ivrogne le plus attachant, le plus généreux et le plus sympathique qu'il m'ait été donné de côtoyer.

Il appelait notre tante : " ma tante Et..." et lui apportait de petits cadeaux, chaque fois qu'il venait de " toucher " (et d'arroser) sa pension. Il finissait de l'arroser, à la maison, dans la cuisine, où il commandait une " chopine " après l'autre, crépissant simultanément un bon mètre carré du plancher de bois, du jus de sa chique, qu'il crachait à intervalles plus ou moins réguliers.

Il est vrai qu'à l'époque, on chiquait, sinon à tour de bras, du moins à grands morceaux de tabac à chiquer. Celui-ci se présentait sous la forme d'une sorte de boudin, dont le fort chiqueur découpait un tronçon d'une longueur de 3 à 4 cm, qu'il enfournait dans sa bouche, pour en extraire la quintessence, ce qui lui renflait la joue d'une manière significative.

J... P... venait donc arroser sa pension et cracher à tout va. Il se montrait généreux aussi avec ma sœur G..., à qui il lui arriva d'offrir des pantoufles et, bien sûr, avec moi, quand il me disait : " Tiens, Charlot ! Voilà cent sous. Va faire mon lit ". Celui-ci était un malheureux grabat, couvert de je ne sais quel fatras de couvertures crasseuses, dont, parmi les couleurs dominantes, je n'ai retenu que le gris. Mais ce " vieux de la vieille " avait une gentillesse tellement communicative !...

Il m'a laissé (entre autres) un souvenir inoubliable, en me permettant de faire en mon si jeune âge, une grande découverte scientifique. Un dimanche soir, c'était le bal du " sou des écoles " à l'Ecole Publique des Salles. Marcel Hérody officiait en tant que musicien à l'aide de son accordéon à touches de piano.

J... P... était venu participer au bal, pas pour danser certes, mais pour contribuer au succès de la buvette ! (Il ne buvait que du vin rouge). Toujours est-il qu'au milieu de la nuit, ivre mort, il reprit, titubant, le chemin de Royon. Mais hélas ! Entraîné par ses troubles d'oreille interne, il " versa " dans le fossé, aux Crozes, à quelques dizaines de mètres de la salle de bal. Il gela à pierre fendre et personne ne remarqua son absence dans la salle, pas plus que sa présence dans le fossé.

Ce n'est qu'au petit matin, vers les neuf heures (les jours sont longs à se lever en hiver) qu'on le découvrit, gelé au sens propre et médical du terme. Georges O..., le secrétaire de mairie, devait le ramener à Royon, dans la matinée, étendu sur un tombereau.

L'ayant transporté chez lui, où l'on fit du feu, on arrangea un peu son lit pour le coucher. Ma tante E... découpa le haut de sa chemise pour lui appliquer je ne sais quel cataplasme, on l'entoura de briques brûlantes enveloppées de journaux. Puis l'on entassa au-dessus de lui tout ce que l'on put de couvertures et on essaya de lui faire boire du liquide très chaud, sans doute du bouillon.

Fut-ce l'effet de ces divers traitements, mais, je l'atteste sur ma vie même, dans l'après-midi, il avait dégelé, j'avais donc été le témoin, pour la première, et très certainement la dernière fois, d'un cas d'hibernation humaine naturelle...

C'était encore J... P... (tel qu'en lui-même) un autre jour, près de l'ancien moulin, assis sur la branche de frêne qu'il était en train de scier, soi-disant dans le but de " faire de la feuille ", à l'intention des chèvres de la Marthe, l'épouse de J. M. G..., du Supt.

Heureusement, l'aventure ne s'était pas terminée par une chute irréversible, mais simplement avec un pouce à moitié écrasé entre le tronc et la branche, lorsque celle-ci, à demi-sciée, s'était mise à fléchir dangereusement dans l'intention manifeste de se briser. La blessure fut " désinfectée " d'un simple jet d'urine, avant d'être soigneusement recouverte du nœud d'un vieux mouchoir à carreaux, probablement assez peu " désinfecté " lui-même...

C'était à la même époque, le grand-père P..., du Supt, se rendant au Collège sur un grand vélo noir, qui actionnait sa sonnette pour éviter d'écraser une poule égarée hors des sentiers battus...



C'était Royon dans les années cinquante, lorsque des flux et des flots de touristes, de campeurs, de promeneurs, de baigneurs commençaient à débarquer sur les berges de l'étang, les dîneurs à s'entasser dans notre salle de restaurant, ceux qui n'y trouvaient pas de place à se presser sur le pré devant la maison, à la terrasse, ou même dans la cuisine...

Il y avait du monde partout. Certains nous poursuivaient, mon père, ma sœur G..., ma tante E..., ou moi, pratiquement jusqu'à l'escalier de la cave pour se faire servir, qui du vin, qui de la bière, du jus de fruit, de la limonade, obtenir un seau d'eau fraîche, un sandwich au jambon...

Ah ! ces dimanches de Royon où nous n'arrivions presque pas à mettre le nez dehors de la journée, tellement il y avait de monde. Les voitures étaient garées le long de la route, depuis la Meilhe jusqu'au-dessous du Collège, quand elles ne l'étaient pas dans les chemins du Supt, d'Artuzet, des Arrioux, dans les bois, dans les prés où fleurissaient des tentes de différentes couleurs. C'était désordonné, anarchique mais bon enfant.

A l'époque, n'existaient ni piscine de Thiers ou de Saint-Just, ni plan d'eau d'Augerolles, de Saint-Rémy, de Noirétable. Et toute la jeunesse (et de moins jeunes) de Thiers, de la Monnerie, de Chabreloche (toute la Durole), se donnait rendez-vous à bicyclette à Royon, pour s'y baigner.

Venaient aussi en grand nombre les originaires de la vallée du Lignon, de Boën, de Feurs ; d'autres venaient de l'Allier, de Roanne ; d'autres encore d'un peu partout, jeunesse dorée et bourgeoise, jeunesse ouvrière et même paysanne.

Ils étaient accompagnés, les uns et les autres, de tous les spécimens possibles de vagabonds, de marginaux, que le grand renfermement des hospices encore à construire, n'avait pas atteint de ses tentacules.

Qui se souvient de Jean " Toussu ", de " Pangrelot ", de Joseph Passel dit " Popette " (qui venait faire régulièrement son testament à la maison, contre un morceau de pain et de fromage), de Jean " la Graule ", de Paul F..., ami de beuverie de P..., qui, venu lui rendre visite, était tombé dans la fosse à purin de Joseph M..., à Charbonnières et qui, en dépit de l'odeur atroce qu'il dégageait en buvant, dans la cuisine, chantait à plein gosier : " Si j'avais cent sous vaillants, j'achèterais un âne... ".

Il y avait aussi " Robec ", le " curé du Grand Bachatz ", le frère de J... P..., Pétr... admis à la maison de retraite de Saint-Romain, qui s'arrêtait à Royon pour vider quelques chopines, lorsqu'il revenait de percevoir sa pension. Il ne buvait, lui, que du vin blanc, et était tellement gourmand que, pour ne pas en perdre une goutte, chaque fois qu'il avait avalé une gorgée, il essorait et essuyait ses longues moustaches jaunes à l'intérieur du verre...

C'était aussi la Marie R..., dite la " Farachioure ", femme velue, moustachue et poilue, coiffée d'un invraisemblable chapeau orné d'une fleur artificielle, et vêtue, en ce qui concerne le haut, de trois ou quatre vestes ou corsages superposés, dont les innombrables plis et poches constituaient un fourre-tout où s'entassait l'on ne sait quoi : j'hésite entre nourriture, mouchoirs, morceaux de ficelle, peignes éculés et autres objets hétéroclites. Elle venait manger, elle aussi, la part qui lui était réservée, mais sans la quémander, avant d'aller passer la nuit à " L'Hôtel des Trois Moineaux ". Ainsi intitulait-elle, une petite cabane emplie de paille et de fougère, attenante au bâtiment du vieux moulin...



C'était Royon, chaque jour de semaine avec les deux " colonies " de Cervières, dont la fameuse colonie de Thiers. Les surveillants venaient chercher un grand seau d'eau fraîche que l'on tirait du puits, à la pompe, pour abreuver leurs troupes. Les colonies de Saint-Etienne ou de Lyon, basées à Noirétable, faisaient de même. Mais les unes et les autres se cantonnaient chacune d'un côté de l'étang. Il y avait aussi les scouts qui campaient à Artuzet, les louveteaux ou Ames Vaillantes, je ne sais plus, retirés près du Supt, et tant de groupes d'étudiants de passage, des Beaux Arts, des carabins.



C'était Royon... Une immense vieille voiture, peinturlurée de couleurs voyantes, portant une énorme inscription : " *La Fanfarefelue* " et une autre, plus petite, à l'arrière : " *Bourgeois, ne riez pas trop vite, votre fille est peut-être dedans* ".

Il devait s'agir d'un orchestre d'étudiants des Beaux Arts, avec des musiciens superbes et un répertoire de jazz extraordinaire. Je me souviens d'un Noir qui jouait du trombone et d'un saxophoniste génial. L'orchestre s'installait dans un coin de la salle, sur une estrade de fortune formée par des tables rassemblées, et c'était un spectacle et un concert improvisé inoubliables, sous les applaudissements, venus de l'extérieur, de centaines de baigneurs, de campeurs, de voisins, attirés par la musique...

C'était Royon aussi, une après-midi d'orage. Deux jeunes fiancés étaient venus de Saint-Alban (ils devaient se marier la semaine suivante). La jeune fille se jeta à l'eau, tandis que son fiancé restait sur la berge. J'étais à la maison lorsque, quelqu'un accourut en criant : " *Au secours ! Vite ! Il y a une femme qui se noie !* ". Nous conservions à la maison, la clef de la cabane où la famille Coste enfermait sa barque, et qu'elle nous avait confiée, en cas de besoin. Je la pris, courus faire sortir la barque et ramai de toutes mes forces jusqu'au milieu de l'étang où, semblait-il, la jeune fille avait disparu.

Le ciel était d'un noir d'encre, l'eau encore plus sombre, je ne sais qui avait pris place à mes côtés ou qui nageait de part et d'autre de l'embarcation, en scrutant dans les ténèbres pour essayer d'y découvrir la malheureuse. Nous restâmes là, plus d'une heure, une heure et demie sous les hurlements, les imprécations du fiancé, debout sur la chaussée, et qui ne savait pas nager.

Paul Chatelain m'a dit que c'était lui qui, finalement, l'avait tirée de l'eau, où elle flottait à la verticale, à un mètre de profondeur, en l'agrippant par les cheveux. C'est fort possible. On la transporta dans la salle du restaurant où les pompiers de Noirétable pratiquèrent le bouche à bouche, les compressions destinées à rétablir la respiration.

Entre temps, les pompiers spécialisés de Saint-Etienne étaient arrivés, avec un appareillage plus sophistiqué et un médecin qui pratiqua une piqûre intracardiaque. Et je me souviens encore des soubresauts que cette injection provoqua sur le corps, les jambes de la jeune femme, hélas, morte depuis longtemps et j'avoue que, ce soir-là, j'eus beaucoup de peine et bus un peu plus que de raison (ce qui ne devait m'arriver que très rarement par la suite !).



C'était Royon... Et j'y pourrais consacrer un livre, tant cette partie de ma vie m'a marqué (mais ce n'est peut-être que partie remise). Je me suis donc contenté d'évoquer quelques souvenirs frappants en essayant de peindre un tableau un peu impressionniste, où s'accrochent différentes touches de couleur plus ou moins floues, destinées à suggérer plutôt qu'à montrer des portions d'ombre et de lumière parsemées de détails réalistes qui, pourtant, ne peuvent faire douter de la véracité et de la spontanéité de l'exercice...



Nota : Ce texte du regretté Charles Jacquet est accessible sur le site internet de la commune de Les Salles: www.lessalles42.fr

Vous pouvez aussi trouver la version complète avec toute la partie historique de l'étang de Royon dans le livre "**Les Salles à travers les âges**" de Charles Jacquet. (en vente à la Maison de la Presse Daval à Noirétable)